

Douleur du repentir

Texte étudié de saint Symeon le Nouveau Théologien (XI^e siècle) : la douleur du repentir (Catéchèse III, p15ss, Sources chrétiennes, n° 113)

Saint Syméon a vécu à une époque où l'orthodoxie avait besoin d'être ravivée par une expérience vivante de l'Esprit Saint. Il a été en son temps quelqu'un de redoutable pour l'Eglise prisonnière de sa routine. Il a redonné une place importante à **l'expérience chrétienne comme expérience réelle du dogme. L'attitude orthodoxe consiste à comprendre que la doctrine, le dogme, est quelque chose à expérimenter. C'est le fils d'or de l'orthodoxie.** Beaucoup de grands théologiens de notre époque ont fait ce travail là à leur génération : ils ont ramené leurs contemporains à une telle expérience vivante du dogme.

Le thème essentiel de ce texte de saint Symeon le Nouveau Théologien, est **la douleur intérieure que ressent le croyant quand il découvre, par la grâce du Saint Esprit, à quel point il est coupé de Dieu, il est loin du Royaume,** quand il voit le décalage qu'il y a entre les commandements du Christ et sa propre vie ; qu'il se rend compte qu'il a lui-même piétiné son baptême, qu'il a saccagé les dons de Dieu, qu'il est un pauvre malheureux qui a gâché tout un héritage. Alors naît dans le cœur cette peine, cette douleur. Et **cette douleur est la porte du salut.**

L'idée directrice de ce texte de saint Symeon le Nouveau Théologien, est la **peine qui vient de la conscience du péché qui est le fait d'être séparé de Dieu : je suis séparé de Dieu par ma faute.** Ce n'est pas Dieu qui me rejette, Dieu qui est méchant, qui ne comprend pas ou n'existe pas, mais c'est moi qui, dans ma folie, me sépare, ou me suis séparé de Dieu. C'est la conscience du péché. Cela n'a aucun rapport avec un problème moral, juridique ou philosophique. **L'être humain qui éprouve ce type de souffrance est arrivé au sommet de l'humanité.**

Ce n'est pas un enseignement chrétien systématique, ni un enseignement pour tout le monde, d'une certaine façon. **C'est un enseignement donné par un père spirituel à des fils spirituels** qu'il connaît et qui le connaissent. Ils vivent ensemble dans une communauté. Sinon c'est presque illisible, incompréhensible, scandaleux, difficilement utilisable. Ici c'est le milieu de la paternité spirituelle. Car il y a des choses que l'on ne peut pas dire du mystère de la souffrance, comme du mystère de la joie ou le mystère du salut, que dans un contexte de paternité spirituelle. On ne peut pas dire tout à n'importe qui, n'importe quand et n'importe comment.

On trouve dans ce texte la description d'une souffrance intérieure, opposée à la souffrance extérieure. On peut avoir une maladie extrêmement douloureuse aux jambes, à la tête,...Mais la douleur qui vient de la conscience du péché est tellement plus forte qu'elle nous fait oublier cette souffrance là. La souffrance humaine par excellence c'est celle-là : être séparé de Dieu. C'est la souffrance la plus grande. Elle ferait oublier un mal de dent, ou toute autre souffrance.

Si Dieu donne le charisme du repentir à quelqu'un, cette personne éprouve une douleur spirituelle telle qu'elle oubliera sur son lit d'hôpital la souffrance du corps. Cela signifie aussi que la douleur du Christ en Croix n'est pas seulement d'avoir mal aux endroits où l'on a les clous, mais c'est la grande douleur morale qu'il ressent du péché de l'humanité, de l'éloignement de l'humanité, **du fait que l'humanité est séparée de Lui-même. C'est la grande souffrance de la Croix.**

Il s'agit du **jeûne véritable. Le sentiment du péché nous coupe l'appétit et la soif.** A ce moment là, nous n'avons pas à nous forcer, à suivre le carême. D'une manière pratique, le souci d'être séparé de Dieu est tellement important que cela m'ôte et l'envie de manger et l'envie de dormir et l'envie de boire. C'est le jeûne spirituel : ces désirs nous quittent quand le souci du salut est devenu tellement poignant qu'il envahit tout l'être.

C'est la véritable ascèse, le véritable renoncement. Il n'y a pas d'effort à faire pour renoncer au monde. Ces choses là n'ont plus de goût, car on a l'intérieur un goût plus fort, beaucoup plus amer en l'occurrence, qui est l'amertume que ressent Adam quand il est loin du Paradis.

Ici, il y a le sens même du dégoût de la vie. On arrive à un stade de souffrance morale très fort : **l'être humain arrive à un stade proche du désespoir, à l'extrême limite du désespoir.** « Il criera dans son désespoir » dit saint Symeon. **C'est là que l'on découvre l'espoir en Dieu.** Il y a un basculement.....

Cette marge du désespoir est ici exprimée par de très belles expressions : « la mort broie mon cœur ; cette vie est une mort et je le savais pas ». C'est le contenu véritable de la souffrance. On retrouve cette conscience chez les philosophes : par exemple la prise de conscience de l'absurde de Camus. C'est très typique du mécanisme de la connaissance. Ce n'est pas un problème moral ou un problème d'organisation extérieure de la vie, mais c'est un problème de connaissance. Je prends conscience tout-à-coup de l'absurdité de la vie, ou de ceci : « cette vie est une mort et je ne le savais pas » et maintenant je le sais.

Ensuite viennent tous les signes extérieurs de la souffrance intérieure. Ils sont spectaculaires : « Il restera à se rouler et à se débattre par terre, à pousser de grands cris et des gémissements ». Un malade qui souffre intérieurement fait cela. Saint Symeon veut souligner que le péché est une

maladie et qu'il fait souffrir, d'où cet aspect extérieur. Quelqu'un qui est au désespoir peut se rouler par terre de désespoir. **Il y aussi comme manifestations extérieures, les larmes** : « Ses yeux seront des sources, répandant un courant d'eau plutôt qu'ils ne produisent la vision » dit Saint Symeon. **Les larmes comme manifestation de la souffrance spirituelle sont très importantes. Les fruits de cette souffrance sont la libération des passions.**

Un des fruits de la souffrance morale, c'est la purification de l'âme à l'égard du jugement d'autrui. Non seulement cela, mais il reçoit la grâce de considérer les autres comme saint : « Il tiendra le même compte de n'importe quelle âme et la vénérera comme sainte pour le Seigneur, et comme impur il gardera devant tous une crainte religieuse » dit Symeon.

Arrivé à ce stade là, qui n'est pas seulement une purification mais une sanctification de l'âme par la souffrance spirituelle, **en s'approchant de ses frères il se sent indigne**. Il est capable de dire à Dieu : "rend-moi digne de m'asseoir à côté de telle personne, rend-moi digne d'être dans cette assemblée de saints". **C'est l'acquisition de l'humilité véritable et de la perception de la sainteté d'autrui, de l'image de Dieu en autrui.**

Ainsi la souffrance n'est pas négative : elle purifie, lave, elle correspond à une conscience, une connaissance, et par elle l'être humain acquiert un charisme de l'Esprit Saint qui consiste à reconnaître l'image de Dieu dans autrui. Il trouve une attitude religieuse profonde, une vénération.

« Il ne fera pas de différence entre le juste et l'injuste, mais mettra tous les hommes sur le même plan, purs aussi bien qu'impurs » dit Syméon. Cette phrase-là signifie la déification. Dieu agit de même, il aime tous les hommes, il éclaire les justes et les méchants.

Le pécheur est parti d'un sentiment aigu de son éloignement de Dieu, et il arrive à la ressemblance à Dieu, à travers la souffrance morale du repentir. **Le repentir est le chemin de la déification.** Mais il ne le sait pas : celui qui est dans cet état se sent le dernier des hommes, le pire de tous, le seul pécheur. Mais nous, de l'extérieur, nous constatons qu'il s'est approché de Dieu, du modèle même du Christ.

La deuxième partie du texte concerne le « basculement ». **Dans cette souffrance qui est en fait arrivée à approcher l'être humain de son modèle qui est le Christ, on ouvre à autre chose : la prière. Dans le cadre de cette douleur,** ce n'est pas une prière de louange, ni de supplication, mais **c'est simplement une prière de constat, et surtout une prière absolue.** Le croyant ne peut compter absolument sur rien : ni dans le monde, ni dans ses proches, ni en lui-même.

Il faut que Dieu soit à un moment donné un absolu pour l'âme humaine, sinon l'homme ne peut pas être sauvé. Il faut découvrir un jour l'absolu de la foi, le moment où Dieu est tout à moi, parce que je suis son disciple, et parce que je ne suis pas son disciple : je suis absolument indigne de me dire chrétien et disciple du Christ. Dieu est vraiment un absolu, parce qu'il ne trouve rien en moi qui justifie, ni pour moi de Le prier, ni pour Lui de m'exaucer. La manifestation de Son amour sera une manifestation absolue.

Le péché est une responsabilité ; ce n'est pas une fatalité, ce n'est pas la faute des autres, et ce n'est pas non plus une culpabilisation au sens psychologique. « Je n'ai rien fait sur terre qui puisse contrebalancer une seule parole vaine de ma bouche ».

Et on arrive à ce qui est la parabole du débiteur : l'impossibilité pour l'homme de compenser l'iniquité de ses actes. C'est une forme de souffrance morale. Je ne peux rien faire pour compenser les iniquités de ma vie. **Je ne peux pas payer mes dettes. Je suis insolvable. Je suis donc obligé de quitter ce contexte juridique de mon rapport à Dieu, pour découvrir un autre contexte : celui de la miséricorde.**

« Car la miséricorde est auprès de toi » dit saint Symeon. On est parti d'une souffrance morale intense, on va jusqu'au fond de cette souffrance morale, et **quand il n'y a plus rien, il reste la miséricorde. A ce moment là vient la lumière, l'espérance de la Résurrection, comme le péché est assimilé à la mort.**

« Cette vie est une mort et je ne le savais pas », « **car le péché c'est la mort** », et le pardon est assimilé à la Résurrection [...].

Le repentir, n'est pas une justification mais une reconnaissance, un constat de péché : constat d'échec, échec d'être juste, échec d'être chrétien, l'échec, la défaite. Devant cette défaite qui est le nom de la mort, Dieu voit tout, Dieu considère, Dieu sauve : « Toi seul peux me faire remonter et guérir la souffrance de mon cœur » dit saint Symeon.

Cette grande souffrance peut être guérie par le Christ, par le Pardon. Vois, considère : « Dire *aie pitié de moi*, je n'ose, car j'en suis indigne. Mais Toi, Seigneur, Tu considère » di saint Syméon. Cette souffrance intense qui vient de la prise de conscience que l'on est mort alors que l'on croyait être vivant, est simplement mise devant Dieu. Il ne demande rien (*je n'ose*), il ne dit rien, il ne demande pas pardon. Il constate, il met sa souffrance devant Dieu. Il vient comme un malade qui montre sa blessure au médecin, qui montre sa souffrance au médecin.

« Toi seul peut guérir la souffrance de mon cœur ». Le Christ est envisagé ici non seulement comme quelqu'un qui pardonne, pas comme un juge (ce qu'il est quelque fois), mais essentiellement comme un médecin qui guérit les souffrances de l'homme – si l'on comprend bien que la souffrance en question est cette **souffrance morale liée au repentir. Il s'agit à nouveau d'une souffrance chrétienne : souffrance consentie, acceptée.**

On ne peut pas suivre cette démarche spirituelle du repentir si on n'accepte pas cette révélation. Voir que sa vie est une mort, et qu'on ne le savait pas. **Nous passons une bonne partie de sa vie à ne pas savoir cela. On va chasser le lapin, on regarde la télévision, les divertissements, pour ne pas voir que la vie est une mort.**

Pour voir cela, il faut vouloir y consentir. Les philosophes existentialistes, comme Albert Camus, disent cela : pour voir l'absurdité de la vie, il faut y consentir. Celui qui ne veut pas le voir, il ne le voit pas (tout va très bien) : il parvient à rationaliser, justifier son existence rationnelle, et à survivre. La plupart de nous faisons cela, nous vivons en justifiant notre existence d'une manière rationnelle, c'est-à-dire en refusant de voir le caractère profondément absurde, le non-sens de notre existence. **Nous arrivons à refuser de voir le caractère mort de notre vie.**

Il s'agit donc d'une souffrance consentie. Le repentir s'accepte. C'est une grâce que Dieu veut nous donner, mais faut-il accepter, c'est pourquoi il ya derrière cela aussi l'obéissance.

Le mystère de l'obéissance est là. Obéir dans ce sens là, c'est **accepter la révélation que Dieu veut me faire de mon état de pécheur. Si j'accepte que Dieu me montre cela, je sais que je vais au devant de la souffrance, mais je sais aussi, parce que je vis dans l'Eglise, qu'à travers cette souffrance, je vais aussi vers l'expérience de la guérison, vers l'expérience du pardon.**

Père Marc Antoine Costa de Beauregard

Source : "Souffrance et obéissance selon les Pères, des premiers siècles à nos jours" - Patristique et Patrologie III - cours 6 - pages 47/56 - Institut orthodoxe Saint Denys (Paris) - Père Marc Antoine Costa de Beauregard - Année 1989)